

Les **7** secrets de mon ex

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bannon, Judith., 1974-

Les 7 secrets de mon ex

ISBN 978-2-89585-642-9

I. Titre II. Titre: Sept secrets de mon ex

PS8603.A627S46 2015 C843'.6 C2014-942746-8

PS9603.A627S46 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

JUDITH BANNON

Les **7** secrets de mon ex



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*Fasciné par ma facilité, tu m'as poussée à rédiger.
Même avant moi, tu y as cru.
Tout le long, tu l'as vécu.
Avec plaisir, tu m'as soutenue.
Merci mon bel homme.*

Prologue

— Laurie, peux-tu le faire taire? Ça fait au moins une demi-heure qu'il parle et nous aurions dû servir le dessert il y a déjà dix minutes.

Pour avoir eu de longues discussions téléphoniques avec lui avant la réception de ce soir, je sais que le président de cette compagnie aime bien être le centre d'attention. Mais s'il continue à s'écouter parler ainsi, il risque d'être bientôt maculé de gâteau fondant à l'érable – gracieuseté de la mauvaise humeur de notre chef cuisinier.

— C'est beau, James, je m'en occupe, dis-je dans mon microphone.

Je me dirige d'un pas décidé vers la scène, en faisant signe au *band* de commencer à jouer. Je souris au président qui me regarde m'approcher. Il est tellement exalté qu'il me fait signe de monter le rejoindre. «Parfait, pensé-je, je pourrai lui enlever le micro!»

Il crie :

— Voici la merveilleuse organisatrice de cette soirée, Laurie Morano. Celle qui a fait de notre passage ici, à Black Snow, la journée la plus mémorable de tous nos *partys* annuels, n'est-ce pas?

Les employés, des hommes pour la plupart, se mettent à applaudir tranquillement. Ils sont probablement soulagés du changement de discours qui s'annonce.

Il me tend le micro, que je m'empresse de saisir.

— Merci d'être venus célébrer votre fête annuelle avec nous, lancé-je avec mon sourire que mes amies qualifient de corporatif. J'espère que vous avez eu beaucoup de plaisir aujourd'hui. Après le dessert, qui vous sera servi à l'instant, l'orchestre changera de rythme et vous fera danser jusqu'à la nuit. D'ailleurs, je sais que plusieurs d'entre vous ont réservé une chambre dans notre hôtel, donc profitez-en bien !

Je replace le micro sur son pied pour m'assurer que le «fameux orateur» ne le reprendra pas.

Le *band* entame *Where the streets have no name* de U2. Je fais signe au président de me suivre afin qu'il descende de scène lui aussi. Heureusement, il s'exécute sans problème.

— Merci, madame Morano, pour ce *party* formidable, émet-il, un peu trop près de mon visage.

Il a les joues plus rouges que d'habitude et son haleine empeste l'alcool.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur Tremblay, déclaré-je. C'est mon travail. Et cela nous a fait plaisir de vous recevoir ici, vos employés et vous. Je vous souhaite une très belle fin de soirée, ajouté-je avant de lui tourner le dos.

— Attendez !

Je l'observe pendant qu'il réfléchit à la manière de formuler sa pensée.

— Vous savez, j'ai justement réservé une chambre dans votre hôtel, reprend-il en cherchant à garder son équilibre. Et je suis seul pour la nuit, précise-t-il en me fixant avec un petit sourire entendu.

«Non mais il vient de me faire des avances ! songé-je. Ce n'est pas vrai ! Il pourrait être mon père, et il est marié !»

Je lui rends son sourire.

— C'est extraordinaire que vous ayez pris une chambre, monsieur Tremblay. Ainsi, vous pourrez bien dormir et effacer la fatigue dont vous m'avez avoué souffrir depuis quelques jours. Vous verrez, nos lits sont très confortables.

Ensuite, je m'éloigne rapidement, avant que son cerveau, engourdi par l'alcool, ait le temps de lui souffler une réponse. Je monte l'escalier pour réintégrer mon « poste de garde », situé sur la mezzanine. C'est le meilleur endroit pour avoir une vue complète sur la salle. Je m'installe, le dos bien droit, avant de m'assurer que tout se passe bien. Je suis à la hauteur des nombreuses poutres de bois qui donnent le ton chaleureux à cette immense pièce. Fournie naturellement le jour par une fenestration généreuse, la luminosité est à l'heure actuelle prodiguée principalement par des centaines d'ampoules encastrées stratégiquement dans des chandeliers contemporains, qui, malgré leur effet décoratif, ne jouent qu'un rôle mineur dans l'éclairage. Dans mon oreillette, j'entends le chef cuisinier marmonner :

— Les desserts sont tous servis. Enfin !

Je constate alors que notre barman est débordé. Les invités, qui avaient hâte de se lever pour se ravitailler en boisson, ont envahi le bar. Par mon microphone, je contacte la directrice du service.

— Amélie, peux-tu envoyer quelqu'un pour aider le barman, s'il te plaît ?

Elle me répond immédiatement :

— Je m'en occupe.

Elle entre dans la cuisine, d'où elle ressort presque instantanément, suivie d'un nouvel employé qui se dirige vers le bar. J'adore l'efficacité d'Amélie.

L'orchestre joue les premières notes de *You give love a bad name* de Bon Jovi. Plusieurs hommes, qui attendent au bar, se mettent à chanter et à encourager le groupe. Il s'agit d'un excellent choix musical puisque ça les aidera à patienter.

Il est vingt-deux heures dix. Je pourrai partir bientôt, laissant la supervision de la fête aux bons soins d'Amélie. Continuant mon inspection visuelle, mes yeux s'arrêtent – pour la troisième fois ce soir – sur un homme qui me fixe. Appuyé sur son coude, à une des tables hautes près du bar, il est accompagné de deux hommes qui jasant entre eux. Il cesse de me dévisager deux secondes pour leur dire quelque chose en souriant, puis il reporte son regard sur moi. Comme ses compagnons ne m'accordent aucune attention, je devine que je ne suis pas le sujet de discussion. Bon point pour lui. Je n'ai pas le goût d'être la gageure de la soirée.

Je détaille rapidement l'inconnu. Âgé d'environ trente ans, il est grand – il mesure un peu plus de 1,80 mètre. Ses cheveux bruns ébouriffés touchent à ses sourcils et frôlent sa nuque. Il porte un chandail noir ajusté et un jeans Parasuco – j'ai reluqué ses fesses lors d'une autre de mes inspections visuelles plus tôt en soirée. J'ignore la couleur de ses yeux ; dommage, car c'est ce que je préfère chez un mâle. Les émotions qui passent dans le regard d'un homme sont le miroir de ses pensées.

Je quitte mon poste et vais rejoindre Amélie. Cette dernière, à quarante ans et vêtue d'une robe moulante rouge sans manches, fait tourner plus de têtes que la plupart des filles de vingt ans. Affichant une confiance impressionnante avec les hommes, elle sait les remettre à leur place lorsque l'un d'eux ose lui lancer une remarque machiste. Amélie décide toujours avec qui elle veut passer la nuit, jamais l'inverse !

— Ça y est, c'est bien parti, énoncé-je. Je te laisse gérer le reste de la réception.

— Y a de la testostérone dans la place! s'exclame-t-elle en observant la foule d'invités. J'espère qu'ils sauront se tenir.

— Ça devrait bien se passer, la rassuré-je. J'ai averti le gardien de nuit de faire une tournée ici à toutes les demi-heures, et ce, jusqu'à deux heures. Ensuite, il n'y aura plus de *band* ni de boisson. À une heure du matin, ils auront de la poutine à manger, question de canaliser l'alcool ingurgité depuis cet après-midi. Ils devraient donc être faciles à rouler jusqu'à leur chambre! conclus-je malicieusement.

— Poutine et alcool? Tu réalises que ce mélange est souvent explosif pour la digestion? Je ne veux pas être prise à ramas...

— Pas de danger! la coupé-je. Ils seront sûrement capables de se rendre aux toilettes!

L'air perplexe, Amélie me dévisage.

— «Sûrement»? questionne-t-elle en arrondissant ses grands yeux.

— Tout va bien aller, indiqué-je. Bonne soirée, Amélie! la salué-je avec un grand sourire.

— Ouais, ouais, bonne soirée! me lance-t-elle sur un ton ironique. Je t'en redonnerai des nouvelles demain, si ça se passe mal.

Je me dirige vers les portes majestueuses en bois massif donnant accès à l'extérieur. Lorsque je passe près du bar, j'échange un regard avec le beau brun. Je pense alors qu'une histoire d'un soir me ferait probablement le plus grand bien. Je n'ai jamais osé faire une telle chose. Je décide à ce moment-là – ou l'avais-je déjà décidé avant? – de la suite des événements. Je me plante sur le seuil de la porte double et me retourne pour le zieuter encore. Il vient déjà vers moi. Je lui souris, puis je sors. Je continue de marcher, sachant très bien

qu'à la distance d'où il se trouve il peut voir la direction que je prends. Je tourne à droite afin d'emprunter le corridor vitré menant à l'hôtel. Au bout de ce couloir, je m'appuie contre le mur, face aux ascenseurs, et j'attends que l'inconnu surgisse. Ce qu'il fait quelques secondes plus tard. Dès qu'il me voit, il s'immobilise et me fixe intensément. Il a les yeux verts, presque transparents. C'est un bel homme, probablement habitué à avoir ce qu'il veut ou qui il veut. Je m'approche de lui tranquillement, en me déhanchant exagérément. Il me scrute de la tête aux pieds. J'aime bien mes vêtements : une jupe noire en élasthanne et une camisole blanche ajustée sans manches qui monte au cou et qui avantage mes seins. Et aussi un veston, outil incontournable puisque toutes mes poches renferment des indispensables : gomme, pansements, condoms, stylos chasse-taches, etc. Ma tenue est complétée par des talons hauts noirs et un long collier argenté et noir. Et bien sûr, mon meilleur ami est collé contre ma hanche : mon téléphone super intelligent.

Lorsque j'arrive à sa hauteur, la tension sexuelle est palpable entre nous. Je brise le silence :

— Tu n'as pas de bague au doigt, mais je sais que ça ne signifie pas pour autant que tu sois disponible. L'es-tu ?

— Oui, confirme-t-il de sa voix grave. Depuis six mois, je suis complètement libre.

S'il prend la peine de me fournir cette précision, c'est qu'il s'agit sans doute de la vérité. À partir de là, je ne peux quand même pas lancer une enquête pour vérifier s'il est réellement célibataire. Je n'ai pas le goût de jouer aux *Détecteurs de mensonges*. Ma libido, qui me fait présentement de grands signes de détresse, m'informe qu'elle a plutôt envie de s'amuser avec le corps du monsieur devant moi.

J'avance mon visage à quelques centimètres du sien, puis je glisse ma main droite dans sa poche de jeans arrière. Il sursaute.

— Tu es plutôt directe ! clame-t-il en souriant.

Je sors une carte de chambre d'hôtel de sa poche et la lui montre.

— Je me doutais bien que tu avais loué une chambre ici, et j'ai pensé que ta carte serait à cet endroit, exprimé-je d'une voix coquine. On monte ?

Il hoche la tête. Son regard est-il curieux ou impressionné ? Je ne saurais le dire.

Je lui redonne sa carte, en forme de planche à neige, typique de notre hôtel, pour qu'il puisse la passer devant le lecteur servant à faire ouvrir les portes d'ascenseur.

Nous entendons des voix masculines se rapprocher. Les hommes, qui parlent et rient fort, cherchent un certain Mathieu.

— Maaaathieu ? Maaaathieu ?

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Mon chevalier servant me fait signe de monter la première. « Un point pour lui », pensé-je. Bien que ce soit la moindre des politesses, certains hommes passent devant leur compagne sans égard pour elle. Dans mon décompte de points, il en aurait perdu deux s'il avait agi ainsi. Pendant que les portes de la cabine se referment, nous voyons les hommes marcher en direction de l'ascenseur. Ils appellent toujours désespérément leur ami.

Il presse le numéro 10. Il s'agit du dernier étage des suites intermédiaires. Les deux niveaux au-dessus du dixième

comprennent les suites expertes, tandis que les étages inférieurs au huitième sont constitués des suites débutantes et familiales.

— Tu t'appelles Mathieu, j'imagine ? lancé-je.

Il me sourit et répond par l'affirmative.

— Mes copains sont pas mal ivres, ajoute-t-il, donc je préférerais ne pas te les présenter.

Je réalise que, même s'il n'avait pas le goût que ses amis nous rejoignent, Mathieu n'a montré aucun signe de nervosité ou d'impatience pendant que nous attendions l'ascenseur. Il est d'un calme impressionnant. Un point de plus pour lui. Ah mais ça suffit, les points ! Je ne me cherche quand même pas un *chum*, juste un peu de plaisir sans attaches. Particulièrement ce soir !

— Et toi, tu n'es pas chaud ?

— Non. Du moins, pas chaud à cause de l'alcool, si c'est ce que tu veux savoir !

Lorsque je réalise que nous sommes presque arrivés, je deviens de plus en plus nerveuse. Vais-je faire l'amour... euh... baiser avec un inconnu ? Au lieu de jaser avec Mathieu, j'aurais dû lui sauter dessus et l'embrasser quand les portes de l'ascenseur se sont refermées. Mon intention aurait été claire. Je n'avais nul besoin de savoir son nom. Je veux seulement avoir du sexe avec un bel homme. Point à la ligne.

La porte s'ouvre. Mathieu me cède le passage. Comme je ne connais pas le numéro de sa suite, j'attends. Il me prend la main et tourne à droite. Il tient ma main ? Alerte rouge dans ma tête. On a l'air d'un couple. D'un vrai couple. Du genre qui parle d'emménager ensemble, de décoration intérieure,

de son futur chien. Je délaisse sa main. Il me regarde, l'air légèrement moqueur. Il semble avoir compris que cela était trop significatif pour moi.

On arrive devant sa chambre. « Enfin », me dis-je. Je vais pouvoir passer à l'action et partir immédiatement après. Je veux baiser comme un animal, pas dans le sens brutal et répétitif, mais plutôt sans émotion, juste par besoin.

Il me laisse passer devant lui. Ce qu'il est galant, le beau brun ! Je m'avance vers les portes de jardin pour admirer la vue, même s'il fait trop sombre pour l'apprécier vraiment. Le clair de lune laisse percevoir une infime partie du paysage que je connais par cœur – surtout de ce côté-ci de l'hôtel, car les suites sont du côté du versant White. C'est mon panorama préféré, celui que je peux admirer de mon bureau : la montagne, des arbres à profusion, quelques chalets ou maisons sur la droite – dont la mienne –, et le petit lac un peu plus loin. De l'autre côté de l'hôtel, la vue en plongée sur le versant Black est, elle aussi, superbe. Mais en bas de la montagne, on aperçoit les deux grands stationnements ainsi que l'autoroute un peu plus loin derrière. L'été, ces deux petites imperfections, qui sont essentielles, sont heureusement atténuées par le feuillage des arbres.

— On peut les ouvrir, si tu veux, me souffle-t-il en parlant des portes de jardin.

Trop absorbée par mes pensées, je n'avais pas remarqué qu'il m'avait suivie. Il a parlé si près de mon cou que je n'aurais probablement qu'à balancer mon poids vers l'arrière pour me retrouver contre sa poitrine.

— Non. Je préfère qu'on ne nous entende pas, déclaré-je en lui faisant face.

Nos visages sont très près l'un de l'autre. La lumière dans la suite, qui provient seulement des deux lampes de chevet

posées de chaque côté du lit *king*, est parfaite. Je sais que cet aspect romantique de la lumière tamisée n'a pas été prévu par Mathieu, mais qu'il est plutôt le fait des femmes de ménage. Elles sont passées un peu plus tôt en soirée pour préparer les chambres pour la nuit.

— Je t'ai trouvée très belle dès que je t'ai vue.

Il caresse mes cheveux et m'attire à lui pour m'embrasser. Ses lèvres minces se posent doucement sur les miennes. Puis il se fait plus aventurier et plonge sa langue dans ma bouche – plonge littéralement parce que j'ai l'impression qu'il veut localiser ma luette tellement sa langue est enfoncée profondément dans ma gorge. Je place mes mains sur sa poitrine pour pouvoir reculer mon visage un peu et ainsi ramener sa langue à un endroit plus approprié. Au même moment, il pose ses mains sur mes épaules et fait glisser mon veston par terre. Ensuite, il me retire ma camisole. J'éprouve un petit frisson de plaisir lorsqu'il me touche. C'est bon signe. Il agrippe fermement mes seins, comme s'il était en train de tâter la dureté des cantaloups à l'épicerie.

— Ce sont des vrais ! se réjouit-il.

— Euh... oui..., murmuré-je, un peu surprise par sa réaction.

— J'ai vraiment hâte de les goûter.

Je songe que, s'il les goûte comme il embrasse, mes seins ressembleront sûrement à des pruneaux secs lorsque je sortirai d'ici.

Je lui enlève son chandail. Poitrine bien musclée. Je l'embrasse dans le cou pendant qu'il fait descendre ma jupe. Je détache le bouton de son jeans, puis je m'éloigne légèrement pour le regarder. Il est beau. Un gars qui s'occupe le

moins de son corps est magnifique, vêtu simplement d'un jeans alors que l'élastique du boxer moulant déborde de la taille du pantalon.

— Tu aimes ce que tu vois? me demande-t-il, l'air satisfait, en entreprenant de baisser son jeans.

Son ton est un peu condescendant, mais j'avoue qu'il a réellement un corps superbe.

En l'observant se tortiller pour se débarrasser de son jeans puis faire la gigue nécessaire à son enlèvement complet, je constate une fois de plus qu'il est impossible de paraître sensuel dans une telle situation.

Il revient vers moi et m'embrasse. Des baisers qui sont moins pénétrants. Où la langue joue un peu avec la mienne, mais sans trop s'investir. Il devrait s'en tenir à ce genre de baisers puisqu'il les maîtrise très bien.

Il s'attaque maintenant à mon soutien-gorge.

— Je suis impatient de jouer avec ces deux beaux melons.

Mathieu semble ébloui lorsqu'il les fixe. Il me saisit les mains et me fait basculer sur le lit. Il grimpe sur moi et commence à me titiller les seins avec les doigts. Puis il avance sa bouche. J'ai un peu peur de l'intensité qu'il y mettra. Il tire légèrement sur le mamelon. C'est agréable. Puis il le suce goulûment. Comme je m'attendais à un siphon comparable à celui d'une balayeuse industrielle, je trouve finalement qu'il est assez doux. Il s'attaque ensuite à l'autre sein. Peu à peu, j'y prends vraiment plaisir. Je me cambre sous lui. Il embrasse toute ma poitrine, puis descend vers le nombril. Il entreprend de baisser ma petite culotte, la tête tout près de mon entrejambe. Stop! Trop personnel à mon goût. J'enlève moi-même le sous-vêtement, ce qui oblige Mathieu à reculer son visage de quelques centimètres.

Je prends alors conscience que je suis complètement nue sur le lit d'un étranger, qui ne connaît même pas mon nom. À ce moment même, il dirige sa bouche vers ma partie la plus intime.

— Non, pas ça !

Étonné, il me fixe.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas à l'aise que tu me fasses un cunnilingus alors que je ne te connais même pas, expliqué-je. Et en plus, je ne sors pas de la douche, ajouté-je pour me donner l'air d'une habituée des histoires d'un soir.

Juste m'être entendue dire le mot *cunnilingus* me donne l'impression que je suis dans une expérimentation de laboratoire.

— Eh bien, moi, ça ne me dérange pas, dit-il d'un ton suave. Je suis sûr que tu goûtes délicieusement bon.

— Je préfère que tu t'abstiennes, réitéré-je en m'appêtant à lui enlever son boxer.

Il s'agenouille sur le lit pour m'aider à le déshabiller. Pendant que j'accomplis ma tâche, j'en profite pour examiner l'engin auquel j'aurai droit pour mon initiation aux *one-night stand*. Mathieu est bien membré.

S'apercevant de mon intérêt, il déclare en souriant :

— Je te présente Bill.

Ah non ! Pas un gars qui donne un nom à son pénis ! Bill ? Mais avant que j'aie pu m'exprimer, il ajoute :

— Bill, comme dans *Boule et Bill*. Une boule, et Bill.

Je constate alors qu'il n'a qu'un testicule.

* * *

— Quoi?! Il n'avait qu'une couille? lance Jade, toujours aussi directe dans ses propos.

Mon amie a les cheveux blond-roux et de grands yeux bruns qui lui donnent l'air innocent – bien qu'elle soit loin d'être naïve. Elle est plus petite que moi, mais son corps est aussi athlétique que le mien, malgré ses hanches qu'elle prétend capables d'enfanter une dizaine d'enfants... en même temps!

— Eh oui! m'écrié-je.

— Qu'est-ce que ça fait, Laurie? Ça ne l'empêche sûrement pas de bander et de donner plein d'orgasmes!

— Qu'est-ce que tu en sais? As-tu déjà essayé? lui demande Érika, la mine curieuse.

Érika est sans contredit le pétard de notre petit groupe. Cette grande et mince personne à la peau laiteuse, aux cheveux bruns très foncés et aux yeux verts fascinants est avocate dans une firme spécialisée dans les causes matrimoniales, au centre-ville de Montréal. Elle est célibataire et collectionne les amants. Elle n'a jamais dépassé le cap des six mois avec le même homme, ce qui est quand même rare pour une femme de vingt-huit ans.

Jade s'explique :

— Il y a quelques mois, une urologue – qui était invitée sur le plateau de l'émission *On jase tabous* – a expliqué l'état d'un homme ayant un seul testicule, preuve visuelle à l'appui. Y a rien là. C'est comme vivre avec un seul rein.

Jade travaille comme webmestre sur les plateaux de télévision. Cela lui permet d'apprendre des faits intéressants, de connaître plein de potins croustillants, mais surtout de rencontrer des célébrités québécoises – et idéalement, pour mon amie, de créer des rapprochements charnels avec elles. Depuis qu'elle est toute petite, Jade est une fanatique des gens connus.

— Sur le plateau de *On jase tabous?* relance Érika. Je pensais que tu n'étais pas capable de te concentrer sur autre chose que le beau Martin ?

— Tu sauras que, lorsqu'il est question de pénis, je peux écouter l'ensemble des informations, rétorque-t-elle d'un ton faussement offensé. Surtout que Martin était très intéressé, probablement par solidarité masculine. Donc, pénis + Martin dans la même salle, ça me rentre dans la tête...

— Je dirais plutôt que pénis + Martin dans la même salle, ça te rentre dedans tout court! réplique Érika en faisant allusion à la petite vite que Jade s'est tapée avec ce dernier dans un studio d'enregistrement.

Mais comme je me souviens que Jade a été un peu déçue par cette expérience durant laquelle Martin s'était montré égoïste, se préoccupant de son seul plaisir, j'interviens :

— Je sais que ce n'est pas grave pour un homme d'avoir seulement un testicule. Mais l'ensemble de la situation me gênait. En plus, il embrassait mal, confié-je avant de soupirer. J'ai réalisé que je n'étais finalement pas très à l'aise de coucher avec lui, comme ça, sans le connaître. Je voulais me tester, mais il faut croire que les *one-night stand*, ce n'est pas mon genre. C'est pour ça que je suis partie sans baiser avec lui. Même si je suis forte et indépendante, je ne suis pas comme certaines de mes amies qui n'ont aucun problème avec ce genre de relation, ajouté-je en fixant Érika.

— Hé! riposte-t-elle, sur la défensive. La plupart du temps, je connais les hommes avec qui je couche depuis au moins... quelques jours, déclare-t-elle en souriant.

Je la regarde sévèrement, laissant ainsi suggérer qu'elle ment.

— Parfois, ça fait juste quelques... heures, admet-elle du bout des lèvres. Mais ça me convient comme ça.

— J'ai réalisé que ce n'est pas pour moi, les aventures d'un soir, livré-je. Ton texto est arrivé au bon moment, précisé-je à l'intention de Jade.

Je repense au moment où, alors que le beau brun venait de se retrouver dans une nudité totale, mon cellulaire avait vibré. Je savais, sans regarder l'appareil, qu'il s'agissait d'un texto de Jade. Je lui avais demandé de m'écrire une demi-heure avant notre rendez-vous de filles à l'Émeraude pour que je lui confirme si je pouvais me libérer du travail. Le son de ce texto m'avait rappelé la date d'aujourd'hui. Mais à ce moment-là, j'étais couchée nue à côté d'un inconnu tout aussi nu que moi et prêt à s'activer.

J'avais alors dit à cet homme :

— Il faut que j'y aille.

Moi-même, je n'y avais pas cru lorsque ces paroles étaient sorties de ma bouche. D'abord sous le choc, Mathieu s'était rapidement ressaisi. Orgueil oblige !

— Tu peux attendre cinq, dix minutes? On peut faire ça vite!

Présentée ainsi, la chose m'avait encore moins tentée.

— Non, ce n'est pas ça, avais-je répondu de ma voix la plus douce. Je suis désolée, mais je ne peux pas baiser avec toi.

Mathieu était débarqué du lit, en ravalant probablement tout son orgueil masculin. Il m'avait dit gentiment : «OK!» Je me sentais tellement mal que j'avais craint de me mettre à vomir. Je m'étais rhabillée en vitesse et étais sortie de la chambre après l'avoir salué. Quelle attitude misérable de ma part ! Pauvre lui ! Il a été une victime collatérale de mon cœur écorché. Et le pire, c'est qu'il doit penser que c'est à cause de Boule... et Bill !

Méhanne, qui n'a pas encore émis son opinion sur mon expérience de la soirée, prend la parole :

— Je pense que le problème ne se situe pas dans le fait que cet inconnu est unicouilliste.

— Unicouilliste ? s'étonne Érika. Je ne pense pas que tu puisses personnaliser ce genre de... euh... d'état. Ce n'est pas comme un unijambiste.

— Pourquoi pas ? lance Jade. J'aime bien ce mot. Unicouilliste, répète-t-elle en levant la tête pour se donner un air de chercheur intellectuel venant d'élaborer une théorie fondamentale pour l'humanité.

— Laissez tomber le nom. Ce que je voulais dire, reprend Méhanne en me fixant de ses doux yeux bleus, c'est que ton problème, Laurie, n'est pas lié au corps du gars de ce soir ou au fait qu'il embrassait mal. Le problème, c'est que tu voulais te mettre un homme dans la peau pour penser à autre chose qu'à... eh bien, qu'à la date d'aujourd'hui. Nous le savons toutes.

Méhanne, c'est la fille sage du groupe. Celle qui pense à ralentir nos ardeurs quand on boit un peu trop ou un peu

trop vite. Celle qui pense à apporter des pansements et des mouchoirs partout où elle va, au cas où quelqu'un en aurait besoin. Son visage rond est entouré de cheveux blonds très pâles, et son corps est légèrement plus enrobé que le nôtre. Elle dégage une aura réconfortante, ce qui est parfait pour son travail d'enseignante au primaire.

Silence. Le regard des trois filles pèse sur moi. Je remplis ma coupe de vin. J'examine les alentours. L'Émeraude. J'ai découvert cet endroit situé dans la montagne de Black Snow, à Sainte-Anne-des-Lacs, lorsque j'étais jeune. Ma famille et moi venions d'emménager dans le coin. J'ai toujours aimé me promener ici. Et même si, sans GPS, je peux me perdre facilement dans une ville à peine plus grande que Saint-Sauveur, je suis capable de reconnaître les arbres et les particularités de la nature dans la montagne pour retrouver mon chemin. J'avais onze ans lorsque, en marchant, j'ai aperçu cet emplacement. Vierge. Comme s'il s'agissait d'un site sacré où des réunions de sorcières ou de dieux avaient pu avoir lieu. (Je lisais beaucoup de livres fantastiques à cette époque!) Un cercle presque parfait, d'un diamètre d'environ six mètres, couvert de gazon et complètement dénudé d'arbres, d'arbustes et de petites plantes. J'avais alors décrété que ce serait mon endroit de prédilection avec mes nouvelles amies – les trois mêmes qui sont présentes ce soir. L'Émeraude. Je l'ai baptisé ainsi puisqu'il s'agit de la pierre de naissance de ma grand-mère, et aussi pour la couleur verte qu'elle partage avec les arbres qui semblent protéger ce coin.

Nous nous sommes toujours assurées qu'aucun sentier lui donnant accès n'était visible. Nous avons même fait un pacte, ordonnant la préservation du secret, suivi d'un rituel – une brûlure au poignet à l'aide d'un tison. Nous avons gardé ce lieu de rencontre secret pendant plusieurs années, malgré l'insistance des garçons qui étaient très curieux de le connaître.

Je contemple la marque sur mon poignet. Mes trois amies ont évidemment la même, ou à peu près. Jade en a une plus longue parce qu'Érika, qui tenait la branche lors de la «cérémonie», n'avait pas compris qu'il fallait mettre seulement le bout du tison sur le poignet. Elle lui avait carrément étampé la branche brûlante sur la peau.

— J'aimerais tellement savoir ce qui s'est passé..., dis-je pour expliquer ce que je ressens.

Les filles paraissent tristes. Tout le monde se tait.

Jade, mal à l'aise avec les silences, prend la parole quelques instants plus tard.

— Et puis, c'est quand la dernière fois que tu as vu Dave? lance-t-elle tout bonnement.

Elle a capté l'attention d'Érika et de Méhanne. Je peux imaginer le regard découragé que mes deux amies lui lancent.

— Bien quoi? Je voulais juste lui changer les idées! se défend-elle.

— Il fallait vraiment que tu parles de Dave, Jade? s'exclame Érika d'un ton las.

— C'est ce qui m'est venu en tête en premier!

Cela m'amuse un peu que, pour me distraire, elle ait évoqué mon ex.

— Oublie ça, Laurie, déclare Érika. Tu n'es pas obligée de parler de Dave ce soir.

— Dimanche passé, réponds-je à Jade – qui sourit, satisfaite que je revienne sur le sujet qu'elle a si peu délicatement abordé.

— Et vous avez...? questionne Méhanne doucement, sans oser aller plus loin.

— ... baisé? complète Jade, sans aucune gêne.

— Jade! s'insurge Érika. Toi, quand tu es en manque, tu deviens tellement directe et crue! Trouve-toi un homme au plus vite pour faire baisser ton taux d'œstrogène, ma belle.

— Taux d'œstrogène? s'écrie Jade. Tu y vas fort dans le vocabulaire, ce soir!

Ensuite, elle se tourne vers moi:

— Avez-vous fait l'amour, Dave et toi? demande-t-elle en appuyant sur le mot *amour*.

— Oui, nous avons eu une relation sexuelle. Avons-nous baisé ou fait l'amour? Je ne sais pas trop.

— Je pense que Dave fait l'amour avec toi; il ne te baise pas, analyse Méhanne.

— Tu es trop romantique, Mé! se moque Jade. Un homme, c'est capable de baiser juste pour satisfaire ses besoins sexuels.

— Pas besoin d'être un mâle pour agir ainsi, rétorque Érika avec un sourire.

— Bien sûr que non, hein, Érika?! la relance Jade.

— Ça suffit, les chasseuses d'hommes! ordonne Méhanne. Je ne pense pas que vous figuriez à l'ordre du jour ce soir.

Mes deux amies baissent la tête, comme des petites filles réprimandées par leur enseignante.

— Est-ce que tu ressens quelque chose quand tu es avec Dave? me demande Méhanne.

— Oui et non. En fait, je ne veux pas lui faire de peine. Et on se connaît tellement bien sur le plan sexuel que ça fait mon affaire de le voir... pour ça, de temps en temps. Mais je ne veux pas m'attacher comme il aimerait que je le fasse.

— Pourquoi tu ne l'as pas appelé ce soir, au lieu de t'essayer avec un inconnu? questionne Méhanne.

— Parce qu'il aurait refusé de me voir, énoncé-je avant de porter ma coupe de vin à mes lèvres.

— Dave, te refuser? Im-pos-si-ble! formule Jade d'un ton convaincu.

— Oh que oui! rétorqué-je. Il aurait refusé, à cause de la date d'aujourd'hui. Durant nos deux années de fréquentations, il n'a jamais voulu que nous bais... euh... que nous fassions l'amour les 21 et 22 juin. Il prétendait qu'il avait trop peur que j'aie une autre image en tête.

— L'important, ce n'est pas l'image qui est dans ta tête, c'est le pénis qui est dans ta...

Je ris de bon cœur à cette réplique tellement typique de Jade.

— Franchement, Jade! proteste Érika. Tu as vraiment besoin d'un homme, toi!

Je pense à Dave. Mon ancien *chum*. Celui qui a eu le cœur brisé, il y a quatre mois, lorsque j'ai refusé sa demande en mariage. Il avait si bien planifié le scénario que, parfois, je regrette de ne pas lui avoir dit oui juste pour le remercier du spectacle. Plus tard, je lui aurais expliqué que je ne voulais pas me marier. C'était le 22 février. Il ne l'a pas fait le 14 février, tout simplement parce qu'il sait que j'aurais trouvé cela trop quétaine, trop prémédité, trop «comme tout le monde». À mon avis, toutes les démonstrations d'amour à la Saint-Valentin paraissent programmées. C'est pathétique

que les gens qui s'aiment sentent l'obligation de se le prouver précisément à cette date. Agissent-ils ainsi uniquement pour ne pas ressentir la culpabilité de n'avoir rien fait? D'ailleurs, le chocolat en forme de cœur, acheté à la pharmacie, serait le summum du cadeau insultant pour moi.

C'était une belle journée d'hiver. Une température douce pour ce temps de l'année. Comme je n'avais pas de rendez-vous avec des clients cette journée-là, j'en avais profité pour m'habiller de façon décontractée et me rendre à mon bureau en raquettes, par le boisé. À la sortie du sentier, je n'avais qu'une courte distance à franchir pour arriver à l'entrée du chalet nommé l'Ébène, dans lequel mon bureau est situé. Je m'étais arrêtée sec en apercevant de gigantesques lettres sculptées en glace, chacune aussi grande que moi, éclairées en bleu. ÉPOUSE-MOI. Mon cœur avait cessé de battre. J'avais eu la nausée. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce message. À un moment donné, j'avais entendu mon prénom.

— Laurie?

Je m'étais tournée lentement vers la droite, en direction de la voix. Un genou par terre, Dave m'avait tendu une petite boîte dans laquelle brillait une bague. J'avais vu l'inquiétude passer dans son regard. Probablement à cause de ma totale immobilité. Ou du nombre de fois qu'il avait dû répéter mon prénom avant que je réagisse.

Puis il avait souri et m'avait parlé tendrement.

— Laurie, j'aime être avec toi. J'aime te voir descendre les pistes de ski avec fougue. J'aime te voir contempler un feu de foyer, coupe de vin à la main. J'aime voir tes beaux yeux gris-bleu qui s'ouvrent tranquillement le matin, et tes cheveux foncés étalés sur l'oreiller. Quand je t'observe de loin durant un *party*, j'aime savoir que je suis celui qui aura la chance de

t'embrasser et de te faire frémir un peu plus tard. Je veux toujours être avec toi. Je veux toujours être à toi. Veux-tu m'épouser ?

Ces paroles étaient si belles ; c'était exactement ce que la plupart des femmes rêvent d'entendre. Encore plus de la part d'un homme presque parfait comme Dave. Celui que les mères veulent comme gendre, les femmes, comme amant, les hommes, comme ami. Un bon gars. Mais je restais figée. Je ne pouvais pas m'imaginer me marier. M'enchaîner. Me priver de ma liberté. De la possibilité de...

Sans sourire et sous le choc qu'il m'ait demandée en mariage sans que nous n'en ayons jamais vraiment discuté, je lui avais répondu non d'une voix si basse qu'il avait probablement lu sur mes lèvres pour comprendre.

— Quoi ? avait-il émis très doucement, l'air paniqué.

Incapable de répéter ce petit mot de trois lettres si dévastateur dans une telle situation, je m'étais contentée de secouer la tête pour lui signifier que je refusais sa proposition.

En reportant mon regard vers les lettres sculptées, j'avais alors aperçu nos deux familles qui s'étaient réunies pour célébrer ce qui devait être notre journée de fiançailles. L'air sérieux, les membres discutaient entre eux. Tout se passait au ralenti, comme si je jouais dans un film dont je ne contrôlais pas le scénario. Entre filles, ça nous arrivait parfois de passer lentement un bout de film dans lequel un acteur que l'on trouvait super beau embrassait une actrice. Je me sentais vivre à cette vitesse, avec des voix en sourdine. J'avais vu mon frère aîné, Philippe, inviter tout le monde à entrer dans le chalet. Puis Max, mon autre frère, s'était dirigé vers Dave et moi, les lèvres pincées.

Dave, dont j'avais presque oublié la présence, avait alors dit :

— Lau, c'est correct. On n'est pas obligés de se marier. Je suis heureux avec toi, avec ou sans bague.

Il paraissait inquiet.

— Non, Dave, c'est fini. Je ne peux pas te donner ce que tu veux. C'est injuste pour toi. Je t'aime, mais pas comme tu m'aimes.

Ensuite, j'étais partie au pas de course dans le boisé, aussi vite que mes raquettes me le permettaient.

Le silence s'est de nouveau installé autour du feu pendant que je songeais à cette journée.

— J'aime tellement être ici avec vous, les filles, dis-je en m'approchant du feu pour ouvrir notre troisième bouteille de vin. Je pense qu'au rythme où on boit, tout le monde devra venir coucher chez moi.

— Certainement, dit Érika. Et je dormirai au sous-...

— ... sol, termine Jade. On le sait! Mais j'espère que tu n'as pas caché un homme près de la maison de Laurie?

— Mais non, quand même! se défend Érika. Je ne couche pas au sous-sol seulement pour avoir de l'intimité avec les hommes. J'aime bien cette pièce qui me rappelle nos soirées pyjama de filles, confie-t-elle, l'air nostalgique.

— C'est vrai que c'était trippant quand on était ados et que la mamie de Lau nous laissait nous amuser, indique Méhane. *Pop-corn*, films, karaoké, maquillage... Surtout, on pouvait se coucher aussi tard qu'on voulait! ajoute-t-elle sur un ton enthousiaste.

— C'était vraiment *cool!* déclaré-je en me remémorant cette époque.

Mes grands-parents demeuraient déjà dans la montagne lorsque nous étions déménagés dans la région. Seulement six mois après notre arrivée, mon grand-père était décédé. Ma grand-mère s'était retrouvée seule dans une grande maison. Elle adorait avoir de la visite. Donc, durant mon adolescence, des *partys* de filles avaient souvent eu lieu chez elle, les vendredis et samedis soir !

— C'est évident que je vais dormir chez toi, Lau, mais je devrai partir tôt demain matin, m'apprend Jade. Le dimanche, les émissions enregistrées devant public ont plus de facilité à trouver des gens, donc nous sommes occupés au maximum !

— Pourquoi la présence d'une webmestre est-elle requise pour les émissions qui ne sont pas enregistrées en direct ? demande Méhanne à Jade.

— Parce que, selon les thèmes abordés durant l'émission, je dois préparer les *teasers* qui seront mis en ligne, les sujets qui seront twittés, les...

Érika roule les yeux.

— C'est bon, l'informaticienne, on a compris que tu as du boulot à faire, autre que celui de t'immiscer dans les caleçons du séduisant Antoine !

— Je l'ai surpris en train de me fixer cette semaine, sans raison ! s'excite Jade. Puis j'ai bien vu qu'il avait dû se secouer ensuite pour se remettre au travail.

— Se secouer ? Comment au juste ? lance Érika qui se lève et imite un gars qui bougerait son bassin de façon énergique en effectuant une danse africaine.

Nous pouffons toutes de rire. Jade se lève à son tour.

— Non, ce serait plutôt comme ça.

L'air grave, elle fixe Érika quelques secondes, puis elle remue énergiquement la tête de gauche à droite. Ensuite, son regard redevient normal.

— Quoi? Il a fait ça avec autant d'intensité? s'exclame Érika en l'imitant.

Le vin dans sa coupe gicle. Jade, Méhanne et moi reculons pour éviter d'être aspergées.

— Pas tant que ça, non! commente Jade en riant.

Érika prend la parole :

— Je pense que, la prochaine fois, il va te dire : «Alors, bébé, émet-elle en prenant une voix grave, que penses-tu du système politique actuel? Et de la charte québécoise? Tu trouves cela *sexy*, hein, quand je te parle de politique?»

— Avec le regard de braise qu'il a, et la virilité qu'il dégage, il peut bien me jaser du pape, des lois de Newton ou des phoques en Alaska... tant qu'il se déshabille en parlant! souligne Jade sur un ton léger.

Mon téléphone vibre. Je constate qu'il est minuit. Nous sommes maintenant le 22 juin. Mes amies remarquent mon air triste.

Je souris et inspire fortement.

— Ça va, les filles, déclaré-je ensuite. Je suis correcte.

Mais je leur cache le fait qu'un malaise généralisé a envahi mon corps.

— Le 22 juin..., murmure Érika d'un ton brisé. On est là pour toi, tu sais, Lau, ajoute-t-elle gentiment en me touchant la main.

Mes yeux s'emplissent d'eau. Je baisse la tête ; je ne veux pas pleurer. C'est de l'histoire ancienne. Et pourtant, quand je regarde autour de moi, tout semble si récent. Comme ce soir-là, la lune est presque entière, l'odeur des arbres et des feuilles flotte doucement et le feu crépite. Je me trouvais exactement à l'endroit où je suis assise aujourd'hui.

Je replonge dans mes souvenirs. Un peu avant minuit, nous avons quitté le *party* de la Fête nationale qui se déroulait chez mes parents. Alex m'avait chuchoté à l'oreille :

— Je te kidnappe. J'ai une surprise pour toi.

En sortant de la maison, il m'avait pris la main et entraînée vers le boisé.

— L'Émeraude ? avais-je soufflé.

Lui et moi, nous nous étions embrassés pour la première fois dans mon lieu secret. Je lui avais montré l'emplacement, dont je lui avais souvent parlé, dès que les filles m'avaient autorisée à le faire. Je les avais convaincues en leur expliquant que, en plus d'être la première à avoir trouvé ce petit coin de paradis, je ressentais le besoin d'y être avec Alex.

Un an après ce premier baiser, nous marchions en direction de l'Émeraude. Et près d'une heure après qu'il m'avait fait quitter l'ambiance survoltée régnant chez mes parents, j'étais étendue sur une couverture blanche et entourée de chandelles. Et je respirais l'odeur de sa peau que j'aimais tellement, pendant qu'il m'embrassait. Nous venions de faire l'amour deux fois, dans ce décor somptueux qu'il avait préparé afin que nous puissions célébrer, à minuit pile, notre première année d'amoureux.

Fixant sur moi un regard amusé, il m'avait alors annoncé :

— J'ai un cadeau pour toi.

— Mais tout ce décor, c'est ça, mon cadeau! avais-je rétorqué.

— J'en ai un autre. Et comme je sais que tu adores les chasses au trésor, je l'ai caché.

Ma curiosité avait été piquée sur-le-champ.

— Dans le boisé? avais-je questionné en m'asseyant, fébrile.

— En quelque sorte. Mais comme c'est grand, ici, je vais te donner un indice. Le cadeau se trouve à proximité de l'arbre près duquel je t'ai embrassée la première fois.

Comme je connaissais l'Émeraude par cœur, je savais exactement de quel arbre il s'agissait. En me rapprochant de celui-ci, j'avais plissé les yeux pour m'habituer à la noirceur. J'étais excitée comme un enfant. Je n'avais rien trouvé au pied du végétal en question, ni autour.

Alex était venu me rejoindre avec une chandelle pour éclairer l'endroit. Il y avait une fente, taillée au couteau, sur l'arbre. En passant mon doigt sur le tronc, j'avais touché un papier, que j'avais doucement retiré.

Il m'avait souri avant que je lise le message.

Je sais que tu adores les arbres, surtout ceux qui protègent ton endroit préféré. Ne vois pas l'entaille que j'ai faite à cet arbre comme une blessure injustifiée. Je voulais que tu saches que celui-ci représente la force que je possède quand tu es près de moi. Et que l'entaille est la douleur que je ressens lorsque tu n'es pas là. Où que je sois, tu es en moi. Et la seule façon de t'enlever de mon corps serait de me tailler le cœur.

Je t'aime.

Je t'aime tellement, ma douce féline...

Alex

xow

Il me surnommait sa douce féline. Il disait que j'étais indépendante et sauvage comme un animal que l'on aurait retiré de son habitat naturel, et douce parce qu'il avait découvert ma pureté et ma douceur sous mes apparences de tigresse forte.

Il y avait tellement d'amour dans son message. J'avais senti combien j'étais précieuse pour lui. Émue, j'étais restée muette.

Il avait alors sorti une petite boîte de la poche de son bermuda. J'avais froncé les sourcils. Il s'était mis à rire.

— Ne t'inquiète pas, ma douce, ce n'est pas une bague. Pas encore !

C'était une chaîne délicate en or. Et une breloque qui représentait un arbre, d'une couleur vert émeraude. À l'arrière était gravé *xow*. C'était notre code personnalisé. Le *x* et le *o* avaient la signification populaire du baiser et du câlin. Nous avons ajouté le *w* pour le sexe. Étant donné que le *w* est composé de deux *v* collés, nous avons décrété que cela représentait nos deux corps : il fallait qu'ils soient soudés pour que nous ayons l'impression d'exister vraiment.

C'était il y a sept ans. Le 22 juin.

La dernière fois que j'ai vu Alex.